

FERNAND CITHERLET

S. S. S.

La Berceuse de Malnuit

DRAME

en trois actes et un épilogue avec chants et musique

Prix : Fr. 2.—

En vente chez l'auteur

INSTITUT « LES COTES » - LE NOIRMONT (J. B.)

Tous droits réservés



DRAME en 3 actes et 1 épilogue de F. Citherlet s. s. s

PERSONNAGES :

JACQUES GERFAULT, métayer à la ferme de Malnuit, 30 ans.

JANE GERFAULT, sa femme, 25 ans.

THEODORE GERFAULT, leur fils, 2 ans.

ULRIC FRANZ, voisin et ami de Jacques, 40 ans.

MELAINA, veuve Raguèze, meunière à Jeannotat, 30 ans.

DILECTA, sa fille, 1 an.

Jeunesse en fête.

L'action se passe aux Franches-Montagnes, dans les Côtes du Doubs.

Dans un cirque de forêts sombres, une large clairière. Vers le sud, le sol se soulève et forme un promontoire, où cherchant l'air et le soleil, s'agrippe une ferme, Malnuit. De là, les pâturages, tout vibrants de sonnailles, dévalent vers les sapins noirs. La métairie surplombe le Doubs qui rugit au fond de ses gorges. Déchaîné en torrent, il lance vers les plateaux ses hurlements rauques. Sa force et sa colère ont durci l'âme du montagnard; ont trempé son caractère: il n'a plus peur des grands fracas. Son domaine ancestral a été conquis sur le roc et les ténèbres.

Il est là, le domaine; il rit au grand soleil; il a chassé l'ombre et le froid. La nuit n'est plus, que dans les bas-fonds des forêts... comme dans le cœur du méchant. Malnuit...

Acte I.

(La ferme de Malnuit. Intérieur franc-montagnard. La femme est assise près du berceau et tricote. L'homme vient de finir les travaux du jour et, appuyé contre la table, dans une contemplation calme, jouit de son bonheur. Nuit tombante.)

SCENE I.

JACQUES ET JANE GERFAULT.

JACQUES — A la bonne heure, Jane ! Il y aura du pain dans la huche. Ah ! la bonne terre ! Elle nourrira toute la maisonnée. L'hiver peut venir et après celui-ci, bien d'autres hivers encore. La bonne terre ! Des générations de Gerfault pourront travailler et se reposer sur elle.

JANE — Oui, Jacques. A la bonne heure; le petiot n'aura pas faim.

JACQUES — Et la belle herbe que j'ai fauchée... Le fenil est bien garni et craque comme une bourse trop pleine.

JANE — Tant mieux. Il faudra mettre de côté pour le petit.

JACQUES — Il y a encore la coupe de bois à rentrer. Il faut compter avec les longs mois de neige, et la bise qui souffle et vous pénètre. Le travail sera vite fait, et bien fait. Et il y aura du feu dans l'âtre.

JANE — Oh ! les belles soirées passées près du feu, quand tu te reposeras des longs travaux d'été, et que je tricoterai pour le petiot qui aura bon chaud.

JACQUES — Le roc et la forêt ont bien dû reculer devant le pic et la hache. On peut être content; je me suis taillé un beau domaine, là

où hier encore il n'y avait qu'ombres et broussailles.

JANE — Dieu est bon, qui nous donne tout cela. (Elle se lève comme extasiée).

JACQUES (s'exaltant) — Les fondrières sont devenues prairies.

JANE — La terre a livré son grain.

JACQUES — La nuit a fait place à la lumière.

JANE — Et l'amour a donné la vie. (Lentement, elle s'est approchée, et maintenant elle appuie sa tête contre l'épaule de Jacques).

JACQUES — Te souviens-tu de notre première rencontre dans les champs d'avoine? Je revêtais de la forêt, où tout le jour j'avais cogné de la hâche. J'étais fatigué, mais content de ma peine. Le ciel était bleu, comme les deux yeux qui se levaient vers moi, sous un front de coquelicot.

JANE — Je passais là par hasard... ou plutôt, la main de Dieu me conduisait dans ce sentier de mystère.

JACQUES — Et le merle sifflait, moqueur, dans les buissons.

JANE — Je t'offris le pain et le vin qui me restait au fond de la corbeille des moissonneurs.

JACQUES — Et je bus à cette coupe enivrante et chaste d'un premier amour.

JANE — O douce rencontre du cœur inconnu, que je sentais battre à l'unisson du mien.

JACQUES — L'attente ne durera pas, jusqu'à l'harmonie des accordailles, et celle plus parfaite encore des épousailles.

JANE — Matin d'or de cette Pâque passée! Oh! Jacques! Quand les cloches de la vieille église des Pommerats sonnèrent pour nous, il me sembla que tout chantait, que la montagne entière applaudissait et que le ciel lui-même participait à notre joie. Et le cher vieux prêtre qui nous bénit! Te souviens-tu de sa parole de père?

JACQUES — Elle est tombée au fond de mon âme, comme une perle scintillante et chaude dans le sein de la mer. Nul ne pourra l'y dérober. J'en reçois tous les jours des reflets de richesse.

JANE — Pour moi, elle sonne encore dans mon cœur comme un carillon de fête. «Dieu vous donne de le bénir, disait-il, dans le Sacrement de l'amour».

(Ils se regardent face à face. Jacques prend entre ses mains la tête de sa femme).

JACQUES — Oh, Jane! Quand je pense à notre bonheur, je tremble parfois. J'ai peur d'être trop heureux.

JANE — Dieu ne bâtit pas sur le sable. C'est du roc qu'il faut à ses œuvres. Et quand il unit deux cœurs, c'est d'un ciment à défier la mort. Qui crains-tu, de toi ou de moi?

JACQUES — J'ai peur de trop t'aimer.

(Lentement il abaisse les mains, rencontre celles de Jane qu'il prend toutes les deux.)

JANE — Mon ami, on peut aimer mal, mais on ne peut pas trop aimer. Dieu ne demande pas de l'aimer tout seul. Il veut simplement être aimé le premier et plus que tout le reste... Entre toi et moi, n'y a-t-il pas la place de Dieu? N'y a-t-il pas le don de Dieu, Théodore, séparant et unissant tout ensemble.

JACQUES — Le don de Dieu... C'est vrai. Théodore... C'est le vieux prêtre encore qui nous a donné le sens de ce nom oriental. C'est bien cela. Dieu est entre nous, par un acte de création sublime, par ce voile derrière lequel il se découvre plus qu'il ne se cache.

JANE — Viens voir le petit. Viens contempler, comme un laboureur son champ, cette jeune herbe, notre espoir et notre force, notre pureté, notre joie, notre richesse, notre chair et notre sang. Viens voir le don de Dieu.

(Ils se rapprochent du berceau.)

JACQUES — Le don de Dieu... Oh! chante-moi, chante-lui la berceuse que je composai pour le jour de son baptême. La sais-tu encore?

JANE — Je la lui redis fidèlement chaque jour, comme une prière du soir. Je lui en remplis les oreilles et le cœur. Elle grandira avec lui. Quand il n'aura plus rien... elle lui restera toujours.

(Elle chante)

LA BERCEUSE DE MALNUIT

Dors, mon chéri, dors bien,
Dans ta brassière rose,
Dors, mignon, ne crains rien.
Tu sais où tu reposes. (bis)

Sur les bras de maman,
Dors, mon petit, sommeille;
C'est pour toi le moment,
Pendant que moi je veille. (bis)

Il fait bien nuit dehors,
Il fait froid, mais qu'importe.
Dors, mignon, dors encor,
Sur mon cœur je te porte. (bis)

Dans le noir de la nuit,
Le vent gronde avec rage.
Sous le toit de Malnuît,
N'aie pas peur de l'orage. (bis)

De braver l'ouragan
L'heure vienne très lente.
Quand tu seras plus grand,
Tu sauras pourquoi je chante. (bis)

Mais dors pour le moment,
Blotti sur ma poitrine;
Dors sans crainte aux accents
De ma chanson câline. (bis)

(Voyant que l'enfant s'est endormi, elle jette un dernier regard à Jacques et sort sans bruit, un doigt sur la bouche.)

SCENE II

JACQUES, MELAINA

MELAINA (entrouvrant la porte) — On peut entrer ?

JACQUES — Qui va là? C'est toi, Mélaina? Que fais-tu là ?

MELAINA — J'attendais qu'elle soit sortie.

JACQUES — A cette heure, dehors? Qu'y a-t-il? Que veux-tu ?

MELAINA (elle entre et timidement reste debout contre la porte close). — Te parler, Jacques. Je n'en peux plus. La vie est dure parfois... Alors, je suis venue, tu vois. J'espérais que tu aurais pitié de moi.

JACQUES — Que tiens-tu là sous ton manteau?

MELAINA — C'est ma petite Dilecta, c'est mon enfant. Elle est malade, Jacques. Et je n'ai rien pour la soigner. Et le moulin est froid, au bord de l'eau... et je suis toute seule. Oh ! je suis bien malheureuse.

JACQUES (il lui fait signe de s'asseoir). — Mais, que puis-je faire pour toi? La vie est dure pour tout le monde, Mélaina.

MELAINA — Oh ! ne dis pas ça, Jacques. Tu es heureux, toi.

JACQUES — J'ai ma part de peine et de soucis. Tenir seul le domaine, travailler tout le jour, sans savoir de quoi demain sera fait...

MELAINA — Moi, je n'ai même pas de quoi travailler. Depuis la mort de mon mari, les affaires vont plus mal que jamais. Le moulin est vide...

JACQUES — Oui, je sais ; tu n'as pas eu de chance.

MELAINA — Pourtant, j'aurais pu être heureuse, comme tant d'autres, comme toi, et même... avec toi, Jacques; tu le sais bien.

JACQUES — Mais enfin, est-ce ma faute, si, pour finir, tu as fait un mariage malheureux ? Ma conscience est nette, je n'ai rien à me reprocher.

MELAINA — Je ne dis pas cela. Mais le sort est cruel. Pourquoi s'est-il acharné sur moi, dis ? Ah ! je porte bien mon nom, Mélaina, la noire, nom de misère. Quand je me suis mariée avec l'autre, pouvais-je savoir qu'il changerait ainsi ? Buveur, contrebandier, querelleur, il était de toutes les bagarres. Il y avait toujours la police chez nous. Et il me battait, Jacques. Oh ! ça ne pouvait pas durer... Et depuis le jour où on a retrouvé son corps dans le Doubs, les gens s'éloignent de moi en se signant. Je sais bien ce que l'on pense. Mais je te jure, Jacques, je ne suis pas une criminelle. Je n'ai pas l'âme d'une criminelle. Non, je ne suis pas tombée jusqu'à ce désespoir. Mais je sens que

tout le monde me jette la pierre... et plus personne n'apporte son blé au moulin. Jacques, toi du moins, aie pitié de moi. Je suis si malheureuse, et ma petite est malade.

JACQUES — Pauvre femme, tu as faim ?

MELAINA — Tous les jours.

JACQUES — Viens manger. Il y a encore du pain chez moi pour les malheureux.

MELAINA — Le pauvre n'a pas faim que de pain. C'est du bonheur qu'il lui faut aussi.

JACQUES — Il n'est pas en mon pouvoir de t'en donner.

MELAINA — Oh ! Jacques, si tu voulais. Dis oui, Jacques. Je ferai ce que tu veux, je serai ta servante. Prends-moi sous ton toit. Sauve-moi, sauve mon enfant qui va mourir si je dois rentrer dans mon moulin de malheur.

JACQUES (il s'est levé presque en colère) — Comment, toi ici, à Malnuit ? Mais tu n'y penses pas...

MELAINA — Tu veux donc que je meure ?

JACQUES — Après les choses qui se sont passées entre nous, non, Mélaina, tu ne peux pas rester sous mon toit.

MELAINA — Je tiendrai peu de place, je m'effacerai, et je t'assure que Jane n'aura pas l'occasion d'être jalouse.

JACQUES — Non, c'est impossible.

MELAINA — Tu refuses ? Que deviendra mon enfant ?

JACQUES — Dieu n'abandonne pas l'indigent.

MELAINA — Fais donc de même.

JACQUES — Encore un coup, c'est impossible.

MELAINA — Ah ! cruel ! Ce n'était pas tes sentiments, quand j'étais jeune et belle, et que tu courais après moi.

JACQUES — Tais-toi !

MELAINA — M'en as-tu fait tourner des danses, et m'en as-tu chanté des chansons !

JACQUES — Je ne t'ai jamais fait de promesses.

MELAINA — Non, c'est vrai. Mais mon cœur comptait sur toi. Et non content de m'avoir délaissée et méprisée, après m'avoir amusée des mois, tu veux à présent me broyer et me tuer.

JACQUES — Non, tu ne comprends pas. Encore que la distance soit grande entre nous, encore que Jane t'accepte, je suis toujours là, moi. C'est de moi que j'ai peur, plus peur que de toi. Je t'ai aimée autrefois, je suis homme. Est-ce qu'un roseau peut toujours s'assurer de toute sa constance ? Est-ce que le feu ne brûle pas les poutres aussi bien que la paille ? J'ai un foyer, mon seul trésor, que Dieu m'a confié. Je veux le présenter sans tache et sans souillure à son tribunal.

MELAINA — Tu oses parler du bon Dieu, quand tu fermes ton cœur aux malheurs d'autrui ?

JACQUES — Je fais mon devoir. La paix et l'union du foyer sont un bien sacré que je veux défendre avant tout.

MELAINA — Et la vie de mon trésor?... Si tu veux m'assassiner, épargne au moins cette enfant.

JACQUES — Je ne peux pas prendre souci de tous les orphelins.

MELAINA (après un silence) — Elle mourra donc. (Elle se met à pleurer).

JACQUES — Je te donnerai du pain.

MELAINA — On ne donne pas le pain à un pauvre, comme on jette un os à un chien.

JACQUES — Misérable! N'injurie pas le maître dans sa maison. Va-t-en!...

MELAINA — Tu me chasses ?

JACQUES — Je te prie de t'éloigner.

(Elle se lève, reste un moment interdite, puis s'en va sans mot dire.)

JACQUES (après un silence, il s'approche du berceau) — Mon Dieu, j'ai peut-être été dur... La pauvre femme... Mais c'est toi, mon Théodore, que je défendais; c'est ton bonheur, celui de ta mère. Je vous aime trop tous les deux, pour vous perdre par ma faiblesse. Vous ai-je trop aimés... Vous ai-je aimés mal... Que dira Jane de tout cela...? Faut-il la consulter...? (il sort).

SCENE III

MELAINA (seule)

(On frappe à la porte; après un moment, on entre)

MELAINA — Il n'y a personne?... Je n'en peux plus. (Elle va s'asseoir près de la table et sanglote).

Ma petite s'est mise à pleurer dans la nuit. Je ne pouvais pas supporter ce cri d'angoisse. J'aurais mieux aimé entendre les hiboux sur ma tête et les renards autour de moi...

Quel cœur serait assez dur pour me chasser? pour me refuser l'hospitalité de la nuit? Il faudrait avoir une pierre, là dans la poitrine, il faudrait n'être point né d'une femme, avoir été sevré avec du sang de loup, et ne rien savoir de l'amour que ce que les loups en savent.

Et si j'étais tombée dans la tanière de l'un d'eux... Mais qui donc a pu lui durcir le cœur? Il n'était pas ainsi autrefois, quand il me courtisait et que nous allions à la fête ensemble. Est-ce que le bonheur le rendrait égoïste et cruel?...
4

Dans ce cas, c'est toi le misérable; tu ne mérites pas ton bonheur. Dieu te l'enlèvera et tu pourras goûter à ton tour combien est amère la saveur des larmes. Oui, Jacques le métayer, je te maudis. Et ce n'est pas moi seule qui parle, c'est le cœur de toutes les mères, la tienne aussi, qui crie par ma gorge, qui hurle devant toi d'indignation et de mépris. Tu sauras ce que c'est que d'être maudit par l'amour d'une mère. Que Dieu... Et si... oh! l'affreuse pensée... mais non, je ne peux pas... si je faisais comme Dieu?... si je le frappais dans son bonheur... (comme un dialogue entre elle et sa conscience) Oh! mais, est-ce que j'aurais l'âme d'une criminelle maintenant?... Son bonheur... (elle regarde le berceau) c'est un don de Dieu...

Il ne le mérite pas...

Ce n'est pas à toi de faire justice...

Ce n'est pas non plus à lui de me faire injustice...

Il faut rendre le bien pour le mal...

Je ne peux pas, il me pousse au mal...

Tu seras une criminelle...

J'en porte déjà le nom et l'anathème...

Et ta petite Dilecta?

Mon enfant? elle vivra, elle sera bien... (on entend du bruit) Du bruit?... Ce que j'ai à faire, il faut le faire vite.

Mon enfant, ma Dilecta, ma bien-aimée, c'est pour toi, pour que tu vives, que je vais porter sur mes épaules un fardeau plus lourd que la misère, le fardeau du péché. Dilecta, ta mère te demande pardon de ce qu'elle va faire.

(Elle embrasse une dernière fois son enfant, va la déposer dans le berceau à côté de Théodore, prend celui-ci sous sa cape et s'enfuit).

SCENE IV

JANE, JACQUES

(Jacques entre par une porte et Jane par une autre)

JACQUES — Ah! te voilà! Je te cherchais.

JANE — Tu me cherchais. Pourquoi? Tu as à me parler?

JACQUES — Non, pas précisément... c'est à-dire...

JANE — Quelle est cette ride qui te traverse le front?

JACQUES — Une ride? Ce n'est rien!

JANE — Tu as des ennuis? Il me semble avoir entendu du bruit tout à l'heure. Quelqu'un est venu?

JACQUES — Eh bien! oui, Jane, j'ai à te parler. A propos de... (ils s'assoient tous les deux) Jane, quel est le plus grand des commandements?

JANE — Tu le sais aussi bien que moi. «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces».

JACQUES — Et puis ?

JANE — «Et le prochain comme toi-même».

JACQUES — Et qui est mon prochain ?

JANE — Mais, Jacques, tu étais à la messe dimanche dernier. Tu as entendu tout comme moi. Monsieur le Curé nous a commenté la parabole du bon Samaritain. Où veux-tu en venir? (dans le berceau on entend des gémissements). Tiens le petit s'est réveillé. C'est étrange, lui ordinairement si calme dans son sommeil.

JACQUES — Il y a eu du bruit dans la chambre. (De nouveaux gémissements et pleurs).

JANE — Fais dodo, mon petit. Tu vois, papa et maman sont là.

JACQUES — Chante-lui la berceuse. Ça fera dû bien à tous trois.

JANE — (En restant à sa place, elle chante le premier couplet) :

Dors, mon petit, dors bien,
Dans ta brassière rose,
Dors, mignon, ne crains rien,
Tu sais où tu reposes. (bis)

(Pleurs dans le berceau). Mais c'est étrange, comme sa voix sonne mal ce soir. (Elle entonne le second couplet et tout en chantant se rapproche du berceau).

Sur les bras de maman,
Dors, mon petit, sommeille...

(A ce moment, elle est en vue de l'enfant, a un mouvement de stupeur, pousse un cri déchirant, se détourne, tombe à genoux, la tête dans les mains).

JACQUES — (se levant anxieux) Qu'y a-t-il ?

JANE — Non, Jacques, ne va pas voir, ne regarde pas ! (Tout en restant à genoux, elle veut le retenir de ses bras).

JACQUES — (En se penchant, il a réussi à voir) Ah !... (Il porte la main au front, recule un peu, chancelant, puis reste debout, muet, face au public, les yeux hagards, les poings crispés).

JANE — (Se lève, court à lui, des deux mains s'accroche à son habit). Jacques, qu'est-ce que c'est? Que s'est-il passé? (Silence) Réponds-moi, tu ne dis rien? Tu sais quelque chose. Jacques, où est mon enfant? Qui est venu ici? Mais, parle donc !

JACQUES — J'ai péché...

JANE — Aie pitié de moi? Quel est ce mystère ?

JACQUES — J'ai péché contre le plus grand des commandements.

JANE — Mais encore... Quel est ce malheur? Tu veux me faire mourir...

JACQUES — J'ai mal aimé...

JANE — Ah !... (elle tombe dans ses bras en sanglotant).

JACQUES — Que Dieu aie pitié de nous !

SCENE V

JACQUES, JANE, ULRIC FRANZ

ULRIC — (Il frappe, on ne répond pas, il entre). Excusez-moi de vous déranger si tard. Mais j'ai besoin de toi, Jacques. La veuve Raguèze vient de se jeter dans le Doubs !...

JANE — Comment? Que dis-tu ?

JACQUES — Trop tard... Tout est fini... Mon Dieu !...

ULRIC — Ah ! ça devait finir comme ça. C'est bien triste pour cette pauvre femme. Mais c'est égal; le doigt de Dieu est là. Après son mari, c'était son tour. Je commence un peu à croire tout ce qu'on chuchotait sans oser trop l'affirmer... La veuve Raguèze a été finir dans le Doubs. Le doigt de Dieu est là... Cependant, il faudrait faire quelque chose. Viens-tu, Jacques?... Mais quoi... qu'avez-vous tous les deux ?

JACQUES — Oui, tu as raison, Ulric; plus que tu ne penses. Le doigt de Dieu est là. La main de Dieu est là, elle s'appesantit, elle est lourde, elle est terrible, pas tant pour Mélaina que pour nous.

ULRIC — Comment? Je ne comprends pas. Que veux-tu dire ?

JACQUES — Du courage, Jane. Et toi, Ulric, qu'as-tu vu? Dis tout ce que tu sais.

ULRIC — Pardonnez-moi si je vous fais de la peine. Car je pressens un malheur plus grand que je ne pensais. C'est affreux, j'en frémis encore... Je revenais du Doubs, quand j'ai vu dans le noir de la forêt, une ombre dévalant la pente à toutes jambes. J'ai pensé à quelque contrebandier poursuivi. Et comme je connais ces gens-là, j'ai préféré ne pas me mêler de cette affaire. Je me suis écarté du sentier. Mais quand elle a passé près de moi, j'ai reconnu la veuve Raguèze, Mélaina. Alors j'ai appelé; j'ai essayé de la suivre un moment. Mais peine perdue. La pauvre femme se voyant découverte, courait encore plus vite. Elle n'a pas pris le sentier de son moulin, mais le petit chemin à droite. Et un moment après, j'ai entendu le bruit sourd d'un corps qui tombe dans l'eau. S'est-elle noyée? Je n'en sais rien. J'ai entendu quelques instants l'eau bruire, puis plus rien...

JACQUES — Était-elle seule ?

ULRIC — Mais non, c'est bien là le malheur. Elle portait avec elle son bébé qui pleurait d'effroi.

JANE — Mon enfant!... (elle tombe dans les bras de son mari).

ULRIC — Comment?... Quoi?...

JACQUES — Notre enfant...

ULRIC — Mais... (il va vers le berceau). Oh! la petite fille de Mélaina. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce possible? Est-ce que je comprends bien?...

JACQUES — Oui, Ulric, c'est cela.

ULRIC — La misérable!

JANE — La criminelle!

JACQUES — Ne condamnez pas sans m'avoir entendu. Vous ne savez pas tout... Tout à l'heure, la veuve Raguèze était ici, implorant pitié pour elle et sa petite. Je n'ai rien voulu entendre. Je lui ai refusé le gîte... je l'ai chassée... (silence).

Vous ne dites plus rien. Vous avez raison. Elle est coupable, certes. Je le suis aussi. Le châtement est dur, je l'accepte en gémissant, en gémissant surtout d'entraîner dans le malheur ma tendre Jane, l'innocente Jane, ma très douce Jane... (Pour la première fois il pleure).

ULRIC — Mes pauvres amis... je ne sais... croyez bien... peut-être tout n'est-il pas perdu. Je vais immédiatement faire entreprendre des recherches.

JANE — Le Doubs n'a jamais rendu que des cadavres...

ULRIC — Ne vous désespérez pas. Dieu remplacera l'enfant perdu.

JANE — Non, la déchirure est trop profonde. Je sens que les sources de vie sont taries en moi.

ULRIC — Quelle nuit de malheur!

JANE — Malnuit... La métairie portera bien son nom désormais.

JACQUES — Malnuit... Pourquoi, vieux domaine, n'as-tu pas gardé ton nom de jadis qui sonnait si clair: les Bois de Montjoie? par quelle fatalité devais-tu porter le nom de Malnuit?

JANE — Mon Dieu, rendez-moi mon enfant! (Pleurs dans le berceau). Non, pas celui-là, le mien, celui que vous m'aviez donné, mettant le comble à mon bonheur.

ULRIC — (Il s'est approché du berceau). Mais cette petite fille est malade.

JACQUES — Oui, Mélaina me l'avait dit.

ULRIC — Qu'allez-vous faire de cette enfant?

JANE — Il faut le mettre à l'assistance publique.

JACQUES — Non, il faut la soigner. C'est Dieu qui nous la confie. Il est juste, ne l'irritons pas davantage.

JANE — Dilecta, chez nous? Oh! si elle vit, je l'habillerai de noir, cette enfant de malheur!

JACQUES — Non, Jane, elle sera notre enfant.

Nous l'aimerons, comme un don de Dieu. Dilecta, ton nom de baptême ne mentira pas. Tu seras la bien-aimée sous le toit de Malnuit. Dès ce soir, tu as retrouvé un père et une mère.

JANE — Dilecta... au lieu de Théodore?

JACQUES — La Vierge douloureuse, sous la Croix, dut bien accepter Jean au lieu de Jésus.

JANE — Dilecta... cette fille de misère, mais elle porte la haine dans le sang, comme un poison qui ronge et qui brûle. Il grandira avec elle, prends garde, Jacques.

JACQUES — Il faut vaincre la haine par un plus grand amour.

JANE — Dilecta... la fille de notre meurtrière?

JACQUES — Le Christ a pardonné à ses ennemis; il a prié pour ceux qui le crucifiaient.

JANE — Dilecta... Crois-tu vraiment que Dieu exige cela?

JACQUES — «Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait».

JANE — Mon ami, pardon. Tu as peut-être raison. Je ne sais plus ce que je dis, la douleur m'égaré.

JACQUES — (Il entraîne sa femme près du berceau). J'ai péché contre l'amour, ce n'est que par l'amour que j'espère obtenir miséricorde. Jane, j'ai besoin de toi, aide-moi. Si je suis faible, tu seras forte.

JANE — (Après un soupir) Oui, Jacques.

JACQUES — Le Seigneur nous l'avait donné; le Seigneur nous l'a enlevé. Que son saint nom soit béni.

JANE — (Elle se met à genoux, il reste debout). Oui, Jacques.

JACQUES — Nous aimerons Dilecta comme notre enfant.

JANE — Oui, Jacques.

JACQUES — Et sur la haine, nous ferons triompher l'amour.

JANE — Oui, Jacques.

ULRIC — En vérité, Dieu est riche en miséricorde. Il s'y connaît en pardon. Celui qui a pardonné à ses bourreaux se reconnaîtra en vous. Et si j'ai bien compris le sermon de Monsieur le Curé, ce n'est pas Dilecta que vous aimerez, c'est Lui!

(Fin du premier Acte)

Acte II.

(20 ans après. Pâturages à l'ombre des grands sapins. Vers le côté, un peu en avant, un mur de pierres sèches. Tout près, tapis sous les pommiers, se dessine le village des Pommerats. Jour d'été, c'est la fête au village.)

SCENE I

L'ETRANGER (seul)

L'ETRANGER — (assis sur le vieux mur, il se repose et semble rêver tout haut). Voilà des semaines que je suis en marche... On est toujours en marche... en marche vers quelque chose... vers le bonheur, vers la chimère. La vie est un rêve ; le passé, le présent, ce n'est pas possible que tout cela soit vrai...

L'enfant qui rêve et court après le papillon, se réveille quand le précipice apparaît sous ses pieds. Pour moi, rien ne vient briser mon rêve illusoire. L'abîme même ne me rappelle pas à d'autres réalités.

Je suis en marche, je vais, je cours, je cherche, quoi ? Quelque chose que je n'ai jamais vu, quelque chose qu'on dit être doux, plus doux que le miel, plus beau qu'une fleur, plus brillant qu'une étoile, plus bleu que le ciel. Je cherche... et je ne trouve pas, et je cherche encore et je pleure... Et rien ne vient finir mon cauchemar rien ne vient le briser, me dire : «Ce n'est qu'un rêve. Arrête-toi. Tu as trouvé ; tu as trouvé le but de la vie, tu n'as rien trouvé...»

Néant, si c'est vers toi que je marche, que tu sois là au moins sous mes pas, comme un gouffre où tout croule et s'arrête, comme un trou dans la terre où s'évanouisse mon angoisse, amère et vide, où se brise avec moi l'épée, dans le dos, qui me force à marcher...

L'épée... mais non, c'est une voix qui m'appelle, qui résonne dans mon cœur comme un chant connu ; je l'entends, là, tout au fond, elle attend ma réponse. Je marche vers elle, mais j'ai beau regarder tout autour de moi, je ne vois rien, rien que l'inconnu, l'indifférent, la beauté étrangère qui ne satisfait ni mes yeux, ni mon cœur. (Court silence).

Une seule étoile au monde peut dissiper mes ténèbres : les yeux de ma mère. Je les sais plus brillants que le jour, et plus chauds que l'amour. Qui me donnera de les rencontrer, de ne les voir qu'une seule fois ! Je sens que ce serait assez, l'étincelle jaillirait d'elle-même, la voix de la nature parlerait, la mère et le fils tomberaient dans les bras l'un de l'autre.

Des yeux de femme, j'en ai vus par milliers ; ce ne sont pas les yeux de ma mère. Il y a quelque chose qui ne trompe pas, un écho secret, ce je ne sais quoi de tendre et de

fort, toujours beau, qui attire irrésistiblement. Il doit y avoir là-dedans quelque chose de divin ; Dieu a dû passer par là et y laisser un reflet de Lui... (long silence ; il reste assis un peu à l'écart pendant toute la scène suivante).

SCENE II

(L'orchestre prélude et bientôt l'on entend un chant qui se rapproche. Entrent sur la scène une jeune fille et un jeune homme esquissant un léger pas de danse et chantant :)

1.

Dans le ciel bleu de mon berceau,
Sous le voile de ma paupière,
Je devinais un ciel plus beau
Dans les yeux de ma mère.

REFRAIN :

Maman, ô nom si doux,
Merci de ton amour.
Maman, je veux toujours
Chanter pour toi, maman.

2.

Et quand m'effleurait la douleur,
Pour calmer mon cœur en colère,
Il ne fallait que la douceur
D'un baiser de ma mère.

3.

Quand vint pour moi l'heure d'aimer,
Je rêvais d'une âme sincère :
Pourquoi chercher d'autre baiser
Que celui de ma mère ?

SCENE III

(Toute une troupe de jeunes gens et jeunes filles entrent sur la scène en criant : Bravo ! Pendant quelques instants, ils parlent tous ensemble ; ce doit être un brouhaha confus de voix, de rires, de huchements. Puis quelqu'un essaie d'organiser cette jeunesse en fête).

UNE VOIX — Ecoutez, les amis, une proposition !

UNE 2me VOIX — Le voilà qui recommence !

UNE 3me VOIX — La barbe !

LA 1re VOIX — Oui, oui, je suis d'accord. En fait de bavardage, je suis le roi du village. Et je pourrais vous allonger des phrases pendant une demi-heure sans aucun effort. La Madelon m'a toujours dit que j'aurais pu donner un bon avocat. Mais ce n'est pas un discours que je veux vous faire. Une simple petite proposition. Voilà : vous avez tous été charmés par le chant des deux amoureux de tout à l'heure. Et avec raison, j'en conviens. Je suis d'avis que les jeunes gens doivent cultiver les belles chansons de chez nous. Si l'on veut rester fidèles à l'amour de son pays, il faut que son nom vibre sur nos lèvres et dans nos cœurs. C'est pourquoi je vous propose de continuer la fête en chantant.

TOUS — (Un peu pêle-mêle). Bravo. C'est bien parlé. Il ne dit pas toujours des bêtises. D'accord, allons-y. Alors à qui le tour ?

UNE VOIX DE FEMME — Si vous voulez, je vais commencer. Voulez-vous la chanson du «Revoir» ?... Vous reprendrez le deuxième couplet tous en chœur. (La troupe s'assied çà et là sous les sapins).

CHANT DU RÉVOIR

1.

Ah ! que j'aime à revoir
Dans la brume du soir,
Quand déjà tout s'apaise,
Joli comme un amour,
Mon vieux hameau que baisent
Les derniers feux du jour.

2.

Maisonnée, humble toit,
Bardeaux, poutres de bois,
Chalet sur la montagne,
Lumière dans le noir,
Dans la nuit qui me gagne
Parle-moi du revoir.

3.

Aimes-tu m'accueillir
Malgré tous mes désirs
Dans ton site tranquille,
Quand j'arrive chargé
Des soucis de la ville,
Tout comme un étranger ?

4.

Quand j'arrive là-haut,
O mon joli hameau,
O rustique demeure,
Mon cœur est en émoi
Comme un enfant qui pleure,
Et sans savoir pourquoi.

LA 1re VOIX — Bravo ! Et maintenant en avant pour la farandole.

(Tous se lèvent, se donnent la main et commencent à chanter en ronde :)

Si tous les garçons du monde
Voulaient se donner la main...

(Voir texte page 14)

(Ils tournent un moment sur la scène, puis s'en vont par un des côtés en continuant la farandole. Dilecta est la dernière du groupe. Depuis un moment elle est intriguée par la présence de l'étranger, toujours assis à l'écart. En passant devant lui, elle a un moment d'hésitation, puis, entraînée, disparaît avec le reste de la troupe. On entend le chant qui se perd dans la forêt).

SCENE IV

L'ETRANGER (seul)

L'ETRANGER — Charmant pays, je voudrais être né ici. Il me semble que tout le monde s'aime, que le village est une grande famille. Je ne croyais pas rencontrer jamais cela.

Ce n'est pourtant pas un rêve encore... Mais non, ces montagnes, ces grands bois, plus je les regarde, plus ils répondent à quelque chose de secret en moi, comme à un chant inconnu et pourtant profond, vrai, qui ne demanderait que peu de chose pour sortir. Ces sapins, ces pâturages, ce clocher parlent à mon âme ; je les connais. Non pas que mes yeux en aient gardé l'image ; c'est mon cœur qui trouve en eux un visage aimé.

Aurais-je enfin trouvé le chemin de mon pays natal, vais-je rencontrer à un tournant de la forêt les yeux de ma mère ? Pauvre femme ! Elle a dû mourir ! Si tout ce que la veuve Raguèze a révélé dans son délire est vrai, le coup fut terrible. Quelle mère pourrait supporter qu'on lui arrache son enfant sans arracher en même temps des lambeaux de son âme ?

Si je savais au moins mon véritable nom, j'irais dans les cimetières, et je chercherais sur les pierres tombales le nom de celle qui m'a donné le jour et qui est morte en attendant vainement mon retour. Mais l'exécrable femme, la veuve Raguèze qui m'a volé et m'a donné son nom odieux, m'a enseveli dans le mystère. Et ce nom pèse sur moi plus que ne le ferait la croix sépulcrale.

SCENE V.

(La farandole réapparaît et tournoie un instant tout en chantant):

Si tous les garçons du monde...

(A la fin Dilecta de plus en plus intriguée par la présence de l'étranger, se détache du groupe et s'approche : la farandole disparaît).

SCENE VI.

DILECTA — Mon pauvre homme, vous vous trouvez mal ?

L'ETRANGER — Non, mademoiselle, merci.

DILECTA — Depuis le temps que vous êtes assis là, que ne venez-vous danser avec nous ?

L'ETRANGER — Oh non, je ne sais, je ne puis. Je vous regardais et j'étais content. Je n'ai pas le cœur à la danse, ni à la joie. Et pourtant... c'est peut-être le jour le plus heureux de ma vie...

DILECTA : — Que veut dire tout ceci ? Vous êtes étranger ?

L'ETRANGER — Voici que ma plaie se rouvre toute grande à ce mot fatal, et saigne. Pourquoi le prononcer ce mot qui me tue, qui jette sur moi à plein tomberau la terre de l'oubli et de l'inconnu. Etranger... oui, non, je ne sais. Je voudrais ne pas l'être.

DILECTA — Pardonnez-moi si je vous ai fait de la peine. Je n'ai jamais fait pleurer personne. Mon nom porte que je suis faite pour être heureuse et donner du bonheur. Pardonnez-moi encore si je suis trop heureuse devant vous qui pleurez.

L'ETRANGER — Quel est donc ce nom ?

DILECTA — Dilecta, Bien-aimée, Dilecta Gerfault.

L'ETRANGER — (A part, se portant la main au front) Dilecta... Dilecta... Mais non, je ne me trompe pas. Ce nom est revenu plusieurs fois sur les lèvres de la veuve Raguèze, pendant son délire.

DILECTA — Qu'avez-vous à penser ainsi ?

L'ETRANGER — Rien... un rayon de lumière qui passe, un espoir qui luit devant mes yeux, pour disparaître peut-être après tant d'autres, et me laisser seul dans ma nuit...

DILECTA — Que vous êtes mystérieux !

L'ETRANGER — Dites-moi, de grâce, ange compatissant et peut-être sauveur, avez-vous entendu parler dans le pays d'une femme du nom de Raguèze, veuve Raguèze ?

DILECTA — Raguèze... non, vraiment pas. Il y a plus de vingt ans que je suis de ce monde et je n'ai jamais entendu prononcer ce nom là.

L'ETRANGER — Voilà le mot que je craignais tant d'entendre. Ah ! Il est dur de voir la lumière

se s'éteindre et les espoirs s'évanouir les uns après les autres. Que de fois j'ai connu l'amertume des déceptions, et l'isolement glacial où me plonge ma destinée.

DILECTA — Pauvre jeune homme, puis-je faire quelque chose pour vous ?

L'ETRANGER — Hélas ! (il se lève comme pour s'en aller, regarde autour de lui hésitant)

DILECTA — Vous cherchez votre chemin ?

L'ETRANGER — Mon chemin, oui, et plus que cela; le chemin de mon pays, le chemin qui me conduira jusqu'au clocher de mon village, jusqu'à la tombe de mes parents.

(S'exaltant légèrement et un peu à part) — Oui, Dilecta, montrez-moi le chemin... Mais qui donc êtes-vous pour me retenir ainsi de force, alors que tout me dit de m'en aller ?

DILECTA — Et vous, qui que vous soyez, pourquoi donc vous parlai-je ainsi seul à seul, moi qui n'aborde jamais un homme sans trembler ?

L'ETRANGER — Quelle est cette force mystérieuse, qui après m'avoir donné un grand espoir, ne veut pas le laisser mourir tout à fait ?

DILECTA — Pourquoi n'ai-je pas peur ? Pourquoi suis-je encore ici ?

L'ETRANGER — Ce souffle secret, qui passe et me pénètre, est-il un bruissement divin comme celui du matin de la création ?

DILECTA — Dieu va-t-il séparer la lumière et les ténèbres ?

L'ETRANGER — Si mes pas s'égarent, si mon esprit est troublé, est-ce que mon cœur garderait le flambeau sauveur ?

DILECTA — Le roseau à demi rompu...

L'ETRANGER — La mèche qui fumé encore...

DILECTA — Tout n'est pas fini.

L'ETRANGER — Est-ce Dieu qui va venir ?

DILECTA — Est-ce Dieu qui va parler ?

L'ETRANGER (Comme revenant à soi après un silence) O vous dont le nom est joie et le regard une amitié, Dilecta, ayez pitié de moi ! (Ils s'asseoient tous les deux).

DILECTA — Il y a des sommets de misère inaccessibles au cœur humain.

L'ETRANGER — J'ai bien dû les gravir pourtant ; et je sens mon âme s'arracher par lambeaux aux ronces du chemin.

DILECTA — Dieu vous prendra par la main et vous fera marcher sur les larges plateaux, d'où l'horizon s'ouvrira pour vous en riant.

L'ETRANGER — Que dites-vous là ? Dieu... Dieu...

DILECTA — Il est juste et bon.

L'ETRANGER — Pourquoi ne punit-il pas les méchants ?

DILECTA — Ceux que vous appelez ainsi, êtes-vous sûr qu'ils le sont complètement ? Qu'ils le sont assez pour s'attirer le mépris d'un Dieu sans miséricorde ? Etes-vous sûr que ce Dieu juste et bon, qui scrute les cœurs et les reins, ne découvre pas en eux quelque repli obscur où le bien n'est pas mort ? L'être que vous maudissez, d'autres le respectent.

L'ETRANGER — Mais cette femme que je hais...

DILECTA — Peut-être que je l'aime...

L'ETRANGER — Comment peut-on aimer le mal ?

DILECTA — Non, pas le mal, mais le pauvre malheureux qui s'est laissé prendre dans les filets du démon et qui se débat comme un oiseau pris au lacet.

L'ETRANGER — Mais ce Dieu juste et bon, encore une fois, que tarde-t-il alors à débrouiller les fils infâmes qui nous enserrent ? Qu'attend-il pour briser nos chaînes ?

DILECTA — Il est éternel, Il a le temps, le bon Dieu. Il donne au bon l'occasion de persévérer dans son courage et au méchant la possibilité de se reprendre.

L'ETRANGER — Mais qui donc vous a dit toutes ces choses ?

DILECTA — La mère que Dieu m'a donnée.

L'ETRANGER — Bénie soit-elle entre toutes les mères, celle qui donne un cœur bon à ses enfants, la mère qui apprend à aimer.

DILECTA — Mais la vôtre ne vous a-t-elle pas appris tout cela ?

L'ETRANGER — Je n'ai pas de mère.

DILECTA — Pauvre homme... Elle est morte ?

L'ETRANGER — Peut-être... Je ne sais pas.

DILECTA — Ainsi vous n'avez jamais connu votre mère ?

L'ETRANGER — (Apre et dur) Une femme me l'a volée.

DILECTA — Oh !

L'ETRANGER — Comprenez-vous pourquoi je la hais ?

DILECTA — Je comprends pourquoi vous êtes malheureux, c'est tout.

L'ETRANGER — Ah ! laissez-moi vous raconter toute mon histoire. Vous entendre et vous parler, c'est pour moi une source fraîche et purifiante. Je ne sais pourquoi : ma haine ne tient pas devant votre cœur si bon. Elle tombe comme le bec d'un rapace sous le tranchet. A la place, un immense espoir et une douceur de colombe voltige et vient effleurer mon cœur.

DILECTA — Le Dieu qui est en nous est un feu consumant. La souillure ne l'approche pas et l'iniquité se consume à son seul regard.

L'ETRANGER — J'habitais bien loin d'ici, dans les faubourgs grouillants et miséreux du grand Paris, avec une femme que j'appelais ma mère. Quoique jeune encore, elle était décharnée, le teint blafard, les yeux livides. Elle ne m'aimait pas, ni moi non plus. Cris, menaces, coups, c'était mon lot de tous les jours. Pour lit, un vieux grabat dans un coin du misérable taudis.

Quand je fus en âge de travailler, elle m'envoya fouiller les poubelles de la grande ville, et je rapportais chiffons et vieux objets. Pour elle, je ne sais trop de quoi elle vivait. Elle s'absentait tous les jours et entretenait commerce avec des gens très louches qui me faisaient peur. La nuit, c'était affreux. Nerveuse, elle avait parfois des crises terribles. Elle pleurait, ricanait, se débattait, criait. Je crois que le diable était en elle. A travers la cloison de planches qui nous séparait, j'entendais tout ; et pétri de frayeur, je me blotissais sous mes hardes sans oser bouger.

Une nuit, elle eut une crise plus terrible encore. Elle prononçait des mots et des phrases inintelligibles et semblait lutter avec des êtres fantastiques. Après un moment, elle tomba épuisée sur sa paillasse et, dans son délire, entrecoupé de sanglots, elle révéla des choses horribles.

« Tu me hais, disait-elle, et tu as raison. Tu ne sais pas pourquoi, mais tu as raison. Criminelle... je suis une criminelle. Ta mère, elle est bien loin d'ici... elle te pleure encore. A qui la faute, si je suis devenue une criminelle ? Tu n'es pas mon fils, je t'ai volé... Ah ! ma petite fille, aie pitié de moi ! pardon... C'est pour toi... Vengeance, le diable, c'est la haine... Ah ! misérable ! Oui, tuez-moi. Au secours... »

DILECTA — Quelle profondeur d'abîme dans le malheur.

L'ETRANGER — Je ne pus en entendre davantage. Pétrifié d'horreur, je me précipitai dehors et je me mis à courir dans la nuit, pour ne plus entendre cette voix qui me heurtait les oreilles et le cœur : « Tu n'es pas mon fils, je t'ai volé ! » Je ne savais pas où j'allais, je courais devant moi, la tête en feu, les yeux hagards, me mordant les doigts de rage et de désespoir.

J'étais arrivé à un endroit désert, sur les berges du fleuve. Alors, épuisé, je me laissai tomber et je me pris à sangloter de tout mon corps. Le fleuve qui roulait à mes pieds ses eaux noires m'attira. Un instant, l'idée d'en finir, de disparaître, me traversa l'esprit. Une raison plus lucide peu à peu se fit jour et dissipa ma panique. Je me mis à réfléchir. Je ne pouvais rester là ; il fallait faire quelque chose...

Berceuse de Malnuit

F. Citherlet

Dolce

Chant Dors, mon ché-ri, dors bien, Dans ta bras-siè-re ro-

Piano

tempo rubato

- se Dors, mi-gnon, ne crains rien, Tu sais où-tu re-

segue

a tempo

po-ses Tu sais où tu re-po- - - ses.

ral. *Fine*

D.C.

Interlude

poco piu, mosso

ral. *D.C.*

Maman..

F. Citherlet

Soprano *Con amore*

Dans le ciel bleu de mon berceau - Sous le voi - le de ma paupière

Ténor

Piano

Je devinais un ciel plus beau Dans les yeux de ma mère. Ma - man, ô nom si doux, Mer

ci de ton a - mour, Ma - man, je veux tou - jours Chan - ter pour toi, Ma - man.

Chan - ter pour toi - Ma - man.

Chant du revoir

Giacoso

F. Citherlet

Chant Ah, que j'aime à revoir Dans la brume du soir Quand déjà tout s'a-pai - se

Piano

Jo - li comme un a-mour Mon vieux hameau que bai - sent Les derniers feux du jour.

Farandole

Andante

F. Citherlet

Chant Si tous les garçons du mon - de Voudaient se don - ner la main,

Piano

Ça fe - rait un' jo - li' ron - de Du soir jus - qu'au lende - main.

Farandole

1.

Si tous les garçons du monde
Voulaient se donner la main,
Ça ferait un' joli' ronde
Du soir jusqu'au lendemain.

2.

Si toutes les fill' du monde
Voulaient se donner la main,
Ah ! quell' course vagabonde
Plein' de rire et de refrain.

3.

Si tous les enfants du monde
Voulaient se donner la main,
Quelle allégressé profonde,
Adieu pleurs, adieu chagrins!

4.

Si tous les hommes du monde
Voulaient se donner la main,
Il se pourrait qu'on refonde
Pour jamais le genre humain.

5.

Si toutes les femm' du monde
Voulaient se donner la main,
Ça s'rait l'éternelle ronde
Autour du monde sans fin.

Il existe de ces chansons un accompagnement
pour orchestre (violon 1^o et 2^o, violoncelle,
cor anglais en fa, contre-basse, piano). Ces par-
titions orchestrées se vendent séparément
chez l'auteur

INSTITUT «LES COTES»

Le Noirmont.

(J. B.)

Le jour pointait. Je me levai et fis à l'inverse le chemin que j'avais parcouru dans la nuit. Je marchais à grands pas, les poings crispés, et machonnant mes projets dans la colère.

«Oui, je la prendrais à la gorge, cette femme, je la forcerais à parler. Il faudra bien qu'elle dise tout. J'aurai assez de force, je n'aurai pas peur. Je la traînerai par les cheveux devant la Justice»...

Il était grand jour quand j'arrivai à notre taudis. Mais la mégère avait déjà disparu. Personne ne put me dire par où elle s'en était allée. On ne retrouva jamais sa trace...

DILECTA — Que Dieu ait pitié de tous : pauvre mère qui vous a perdu, pauvre enfant sans mère, pauvre femme sans cœur...

L'ETRANGER — Depuis lors, je suis errant, sans famille, sans patrie, sans nom, sans espoir. Que de fois j'ai demandé sur mon chemin s'il n'y avait pas une mère qui cherchait son enfant disparu depuis plus de vingt ans. On me prenait pour un fou ; on finissait par me rire au nez. Parfois on me parlait de police. Et je fuyais tête basse, je ne voulais pas passer pour un enfant trouvé, de père et mère inconnus. Et je vais toujours, espérant contre l'espérance. Mon cœur de fils, et quelque chose en moi qui vibre et chante, me dit de chercher encore et de chercher toujours...

Mon âme ne garde pas souvenance d'un village coquet, d'un toit chaud, d'un grenier comblé, d'un carillon de troupeau. Mais depuis que je sais tout, — est-ce un rêve ? — un très vague souvenir de ma tendre enfance s'agite et se dessine au fond de mon être. Je me vois emporté, dans le noir, le vent, la forêt ; je crie, mais la rivière est là qui nous engloutit...

DILECTA — Dans votre logis de là-bas, vous n'avez rien retrouvé d'elle, pas un indice qui pût vous servir ? Il ne vous reste rien de votre mère ?

L'ETRANGER — Si, je vous l'ai dit ; il y a quelque chose qui chante en moi et qui ne peut venir que de ma mère. Il m'est resté dans le cœur autant que dans les oreilles, une chanson douce et sereine que, tout petit, je répétais inconsciemment, mais sans me lasser. Plus tard, quand je la compris mieux, elle faisait mes délices aux heures de tristesse. La veuve Raguèze me surprit un jour à la fredonner. Elle entra dans une fureur extrême que je ne pus m'expliquer. Le jour des fatales révélations, j'ai compris : je chantais la berceuse de ma mère.

DILECTA — Douce mélodie, parfum du cœur brisé...

L'ETRANGER — J'ai pu en oublier des fragments, l'altérer quelque peu. Il m'en reste assez — et par quel prodige ? — pour que ce me soit un trésor infiniment précieux.

DILECTA — Vous rappelez-vous la voix douce qui chantait pour vous ?

L'ETRANGER — Mes yeux n'ont pas gardé l'image d'une tendre mère penchée sur mon berceau. Mais si mon regard rencontrait le sien par hasard, mon cœur ne se tromperait pas, il reconnaîtrait celle qui l'attend depuis plus de vingt ans...

SCENE VII

(Le soir descend. Par un des côtés, JANE et JACQUES GERFAULT s'avancent, à la recherche de DILECTA)

JANE — Dilecta, il se fait tard. Voici le moment de rentrer à la ferme.

DILECTA — Oui, me voici. (Elle se lève et s'approche).

JANE — Quel est ce jeune homme avec qui tu parlais ?

DILECTA — N'ayez crainte. C'est un étranger, un pauvre malheureux qui n'a pas de gîte pour la nuit.

JACQUES — Eh bien ! ma fille, tu connais la consigne. Le toit de Malnuit est ouvert à tous les malheureux. Offre-lui l'hospitalité.

DILECTA — Venez, Monsieur, vous êtes le bienvenu chez nous.

L'ETRANGER — (Il se lève et pour la première fois regarde les parents Gerfault. Il considère attentivement Jane, est saisi d'une émotion qu'il a peine à contenir. A part) : «Oh ! ces yeux... mès yeux...!»

JANE — Eh bien ! vous hésitez ?

JACQUES — Venez, jeune homme. La ferme de Malnuit vous ouvre les bras, comme une mère à son enfant. Jacques le métayer en a fait le serment : le pauvre qui frappe à sa porte peut entrer ; il est reçu comme l'envoyé de Dieu.

L'ETRANGER — Je vous remercie, braves gens. Excusez-moi ; j'ai rencontré tant d'indifférence sur ma route jusqu'à présent... Je ne pouvais pas croire... Votre bonté me touche.

JACQUES — Dieu est maître chez nous et sa loi régit tout le domaine. «Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait».

JANE — Comprenez-vous pourquoi, avec le pauvre, c'est le bonheur qui entre chez nous ?

L'ETRANGER — Oui, Madame. C'est le bonheur qui entre chez vous. Vous ne savez sans doute pas jusqu'à quel point vous dites vrai... Vous le saurez... peut-être... bientôt...

(On entend au clocher de l'église les trois coups de l'Angélus. Jane, Jacques et Dilecta se signent et prient en silence, les trois vers le fond de la scène).

L'ETRANGER — (Face au public, tout au devant de la scène) Sonnez, cloches de mon villagé! Voix de mon baptême, ébranlez-vous! Parlez! Que dites-vous? (Les cloches sonnent à toute volée).

C'est l'Ange du Seigneur qui passe, annonçant à toutes les mères le fruit béni de leurs entrailles. Et toutes les mères se signent comme des

servantes, en soumission, sous la volonté de Dieu. Et le Tout-Puissant parmi nous accomplit des œuvres éclatantes. Il fait le fils habiter avec sa mère!

(Jane, Jacques et Dilecta se signent)

RIDEAU.

Acte III.

(L'intérieur de la ferme de Malnuit, comme au 1er acte. Clair matin d'été).

SCENE I

(JACQUES, JANE, DILECTA)

(Jacques est assis songeur près de la table. Jane et Dilecta s'affairent aux premiers travaux du ménage.)

JACQUES — La Saint Pierre passée,
Fenaison peut commencer

La ronde des jours se renouvelle et l'année succède à l'année. Chacune apporte son labeur et son pain. La terre généreuse jamais ne s'épuise et les épis centuplent le grain.

Avez-vous entendu l'alouette, tôt ce matin, les femmes? C'est bon signe. C'est la terre qui s'ouvre, ivre de joie et d'abondance, et qui envoie vers le ciel son ambassadeur. Toute la nuit, les grillons ont sifflé aux étoiles et voici que le matin dans la rosée s'apprête à remplir les promesses de la veille.

Allons! Tout va bien. Dieu donne sa bénédiction... et la saison sa chanson. Au travail! Depuis longtemps l'aube a point et l'Angélus a déjà sonné trois fois dans le clocher lointain.

(Il s'est levé).

JANE — Et notre pauvre homme de hier soir, que fait-il?

JACQUES — Il a dû bien dormir. Je n'ai rien entendu.

JANE — Il avait l'air si fatigué et si ému que j'ai préféré ne pas l'importuner de questions.

DILECTA — Ah! Si j'avais pu vous dire tout ce qu'il m'a confié, vous en auriez grande pitié. Mais c'est un mystère si profond et si sensible que je n'ose y toucher. J'espère qu'il vous racontera lui-même son histoire.

JACQUES — Tu as bien fait, ma fille, de t'intéresser à lui. Venir en aide aux malheureux est la loi de Malnuit. Je l'ai juré. Souviens-toi que c'est en faisant le bonheur des autres que l'on fait le sien.

JANE — Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

SCENE II

(JACQUES, JANE, DILECTA, L'ETRANGER)

(L'étranger entre dans la pièce, l'air joyeux, mais pourtant retenu)

JACQUES — Bonjour, jeune homme. Comme on est matinal! Avez-vous au moins bien reposé?

L'ETRANGER — Merci, braves gens de Malnuit. Vous avez été bons.

JANE — Nous avons fait notre devoir. Mais pourquoi vous lever si tôt?

L'ETRANGER — Je suis heureux de vous saluer avec le jour naissant. Car c'est une vraie naissance que le soleil sur les sapins, les prairies, la forêt. J'ai entendu l'alouette monter droit au ciel, en criant sa joie; je voudrais faire de même. La fumée blanche s'élève des toits, sans défaillance; ne puis-je pas l'imiter? Ce qui était terni et sans vigueur se redresse plein de vie et de fierté. Comment voulez-vous que je ne sois pas emporté par ce flux de vie? L'homme plongé dans le sommeil ne sait pas s'il est heureux. Et c'est pourquoi je me suis tenu éveillé toute la nuit, écoutant la chanson de la rivière que je devinais au fond de la gorge, la chanson du cri-cri sur le bord de son trou, la chanson de mon cœur sur le bord de sa tombe. Comment voulez-vous que je dorme encore, après vingt ans de nuit obscure?

JANE — Dilecta nous a dit combien vous avez été malheureux, mais elle s'est avouée impuissante à nous raconter toutes les péripéties de votre histoire.

L'ETRANGER — Je vois bien qu'elle n'en a pas dit plus long... La chère petite qui m'a conduit ici a fait tout son devoir. A moi le reste incombe. A l'homme à tenir le soc, à ouvrir la terre noire pour y chercher la vie... Allons, dans un moment, tout sera fait... et le chemin s'ouvrira devant moi...

JACQUES — Vous pensez déjà repartir ?

JANE — Sans vous être reposé ?

L'ETRANGER — L'homme est fait pour marcher et non point seulement pour contempler la terre domptée et le choc des éléments soumis. La victoire n'est pas dans le repos; celui qui n'avance pas, recule. Quand la route s'ouvre devant vous, il faut s'y lancer, en riant.

DILECTA — Mais hier soir, ne m'avez-vous pas dit que vous cherchiez votre chemin? Comment avez-vous pu le trouver dans la nuit?

L'ETRANGER — Il y a des nuits claires comme des yeux d'enfants, Dilecta; où les étoiles sont plus nombreuses sous vos pas que dans les nébuleuses du firmament. Et telle petite étoile que je connais bien, a fait glisser sur mon chemin son reflet velouté. Il me suffit. Même le grand soleil de juin n'arrive pas à l'estomper.

DILECTA — Vous serez donc toujours mystérieux?

JANE — Et vous allez disparaître sans que l'on vous connaisse ?

L'ETRANGER — Encore un peu de temps, Madame, et vous me verrez tel que je suis, tel que Dieu m'a fait naître, tel que je me suis vu hier au soir pour la première fois.

JACQUES — Mais au moins, jeune homme, avant de nous quitter, vous allez prendre un bol de lait chaud et goûter au bon pain de chez nous.

L'ETRANGER — Jacques le métayer, bon Samaritain, l'homme ne vit pas seulement que de pain, il a soif de bonheur aussi.

JACQUES — (songeur, un peu à part) — On me l'a déjà dit en d'autres circonstances... Dites, que puis-je faire pour vous ? Parlez.

L'ETRANGER — Et d'abord, qui vous parle de vous quitter, quand je dois tous vous entraîner avec moi sur le chemin que Dieu vient de frayer pour nous dans la lumière?

JACQUES — Pour nous, cette fois, il n'y a plus de lumière.

L'ETRANGER — Bénissez le Dieu du Ciel, dites sa bonté devant tous les hommes, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Le secret du roi, il est bon de le cacher. Mais ce que Dieu a fait parmi vous n'est pas un secret de roi; c'est un baiser du père à son enfant. C'est pourquoi je vais vous le découvrir. La charité vaut mieux que d'amasser des monceaux d'or; l'amour chasse la mort; il efface les péchés; il fait trouver la miséricorde et la vie... Vous tous, gens du domaine, lorsque vous priez avec larmes et que vous ensevelissiez dans votre cœur, à défaut de terre bénite, vos morts, et que vous donniez dans votre maison l'hospitalité au malheureux égaré dans la mon-

tagne, l'Ange a présenté votre prière au Seigneur. Et maintenant, le Seigneur m'a envoyé vers vous...

JACQUES et JANE — (ahuris) — Vous n'êtes tout de même pas un ange...

L'ETRANGER — Un homme, en chair et en os; voyez mes mains et palpez, je ne suis pas un fantôme.

JACQUES — Alors, que voulez-vous dire? Parlez sans mystère, de grâce!

L'ETRANGER — Que faudra-t-il donc pour ouvrir vos yeux? Et si déjà ceci est incompréhensible, comment croirez-vous de plus grandes choses?

JANE — D'où lui vient toute cette science qui m'égare l'esprit et fait pourtant mon cœur se dilater à se rompre? N'est-il pas un pauvre enfant perdu ?

DILECTA — Mère, il faut le laisser parler. Hier, il m'a étonné plus que vous. Mais j'ai confiance et je crois en la lumière.

L'ETRANGER — Oh! Dilecta... L'innocence a parlé par votre bouche. L'innocence est sans voile, elle entre dans le mystère et s'y trouve à l'aise, comme un enfant dans un beau jardin. Il faut être un petit enfant, car Dieu n'ouvre ses trésors qu'aux petits et aux humbles. Laissez la raison superbe et croyez avec votre cœur.

JACQUES — En vérité, cette voix partirait de mes entrailles qu'elle ne sonnerait pas autrement.

L'ETRANGER — Quelqu'un de vous sait-il chanter?

(Silence d'un moment. Jacques et Jane baissent un peu la tête et semblent n'avoir pas entendu).

DILECTA — Je n'ai jamais entendu maman chanter. Quant à papa, les gens du village m'ont dit que c'était jadis le meilleur violonneux de toute la contrée. Mais je ne l'ai jamais vu toucher de son instrument, enfoui comme un trésor impossible au fond du bahut. Pourquoi? Je ne le sais pas. Et un secret instinct m'a toujours dit de ne pas insister sur cette question. Je crois que, de votre côté... vous allez leur faire de la peine.

L'ETRANGER — (aux paroles de Dilecta, il est devenu radieux, mais calmement, intérieurement. A part, avec émotion) — Comme c'est bien cela! Pauvres parents qui ont tant pleuré... Allons, mon cœur, encore un moment... La joie sera grande... pour l'enfant retrouvé. L'émotion pourrait faire mal, c'est pourquoi il faut la ménager.

(S'adressant à Jacques) — Monsieur le métayer, vous avez été bons pour moi. Sans me connaître, vous m'avez reçu comme l'envoyé de Dieu. Vous m'avez traité fort honorablement, déclarant que le pauvre était roi chez vous. Tout à l'heure, vous m'avez offert vos services. Eh! bien, voici le moment. Le pauvre va vous demander une grâce, la dernière. Au nom de ce que vous avez de plus cher ici-bas ou dans l'autre monde, allez chercher votre vieil instrument. Il ne doit plus se taire.

JACQUES — Mais, jeune homme, il y a vingt ans... je vous assure... je ne saurais plus tirer rien de bon...

L'ETRANGER — Le pauvre vous le demande à genoux.

JACQUES — Vous ne savez pas ce que vous demandez...

L'ETRANGER — (fermement et respectueusement) — Je le veux!

(Jane s'est assise vers le fond très songeuse. Dilecta va bientôt l'y rejoindre. Jacques lui lance un regard interrogateur, puis lentement s'approche du bahut, l'ouvre, en retire le violon qu'il contemple amoureusement. L'étranger le lui prend doucement des mains.)

L'ETRANGER — (Il s'avance vers le devant de la scène et dit avec émotion, à part) O! cher violon, toi qui as chanté pour l'amour et pour la vie, qui as fait tressaillir l'âme de mon père et de ma mère, vibre encore maintenant pour le chant du retour. Mais qui pourra faire jaillir de ton âme les sons poignants que j'attends? Va, tu revivras, tes cordes vieilles et usées retrouveront leur souplesse quand les doigts de celui qui t'aima auront touché les cordes mêmes du cœur de son enfant.

(Il le dépose délicatement sur la table et s'adressant aux fermiers) Mes amis, pour toutes vos bontés, vous allez être payés grandement. Le pauvre que vous avez reçu est riche, plus que vous ne pensez. Un trésor incomparable, souvenir d'une mère bien-aimée, tinte en lui comme un ruissellement d'or et d'argent. Si jamais, grâce à Dieu, vous avez pu confier à quelqu'un des vôtres un trésor aussi précieux, soyez bénis entre tous sur la terre...

Ce trésor de ma mère, je vous le donne. Ne le refusez pas. Et ne soyez pas ainsi dans l'étonnement. Ce que le cœur d'une mère dépose dans le cœur de son enfant ne se perd pas et ne s'oublie jamais. (Il chante):

Dors, mon chéri, dors bien,
Dans ta brassière rose,
Dors, mignon, ne crains rien,
Tu sais où tu reposes. (bis)

(Dès les premières notes, Jacques et Jane se sont levés ahuris, ils n'en croient pas leurs oreilles, ils n'osent approcher et restent hale-tants à l'écouter. Quand il a fini le premier couplet, Jane s'élance vers lui et le saisissant fébrilement par les deux bras, le regardant droit dans les yeux, elle dit:)

JANE — Qui vous a appris cette chanson?

L'ETRANGER — Ma mère.

JANE — Mon enfant! (elle l'étreint et sanglote sur sa poitrine).

JACQUES — Théodore, mon fils! (il plie un genou et lui baise les mains en pleurant).

THEODORE — (Il reprend son vrai nom désormais. Pendant que ses parents l'étreignent ainsi, il dit d'une voix forte, mais entrecoupée de sanglots, sur un ton de triomphe exubérant):

Oui, votre fils! Je suis votre fils! Je ne suis plus le gosse de la veuve Raguèze. L'enfant volé, c'est moi! Papa, maman, qu'il est bon de prononcer ces mots pour la première fois!

JACQUES — Ah! mon enfant! Que béni soit le ciel! Nous avons perdu depuis longtemps tout espoir. Comment es-tu encore en vie?

THEODORE — Dieu l'a voulu pour vous et pour moi.

JACQUES — Je puis à peine croire à la réalité. Mais comme c'est bien toi, mon Théodore. Ces yeux, c'est les yeux de Jane.

JANE — Et ce cœur que je sens battre contre moi, a déjà battu en moi. C'est le cœur de mon petit.

JACQUES — Et cette chanson est la berceuse de ton baptême.

JANE — Nul autre que toi ne pouvait la savoir.

JACQUES — Personne ne l'entendit jamais, depuis la nuit où tu nous fus ravi.

JANE — Le chagrin fut trop profond et rien ne le combla jamais.

THEODORE — Mais je vois que Dieu a mis à ma place une petite sœur bien-aimée.

JACQUES et JANE — (Dans un mouvement instinctif qu'ils répriment à peine) Ah! Théodore!

THEODORE — Allons, Dilecta, que tardes-tu à venir saluer ton grand frère qui est retrouvé?

DILECTA — (Pendant toute cette scène de reconnaissance, elle est restée interdite, n'y comprenant rien. Se sentant appeler, elle fond en larmes).

Ah! papa, maman, que veut dire tout ceci? Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de ce frère perdu?

JACQUES — (Le cœur serré) Ah! mon enfant, nous avons cru faire notre devoir. Nous voulions porter tout seuls le poids de cette croix. A foi, ma petite, nous ne réservions que les joies de la vie.

THEODORE — Oh! Délicatesse du cœur paternel!

(Les parents se sont écartés de Théodore, pour faire place à Dilecta qui vient l'embrasser).

JANE — Une fois de plus, Dilecta, par ce baiser fraternel, tu es la fille du triomphe de notre amour.

THEODORE — Chère petite sœur, c'est toi que le bon Dieu m'a fait rencontrer la première. C'est toi qui m'a rendu à ma mère.

JACQUES — De par la volonté de Dieu, tu es le lien d'amour de cette famille que rien ni personne désormais ne pourra séparer.

SCENE III

JACQUES, JANE, DILECTA, THEODORE,
MELAINA

(Pendant que Théodore parlait, Mélaina est entrée sans bruit et a refermé la porte)

MELAINA — Vous m'aviez donc oubliée?

THEODORE — Oh! Cette femme... Raguèze...

(Mouvement de stupeur. Jane, dans un cri d'angoisse, s'est réfugiée dans les bras de Jacques. Dilecta s'est rapprochée de Théodore).

JACQUES — Grands dieux! Est-ce possible?... Toi... toi... ici...

THEODORE — (Dans un mouvement de colère) Exécrable créature, j'aurai ma vengeance. (Jacques le retient d'un geste).

MELAINA — Allez, je n'ai pas peur. Personne de vous n'osera me toucher. Vous savez bien que je porte malheur... Eh bien! oui, c'est moi, Mélaina, la veuve Raguèze, la meunière, c'est moi, vous dis-je. Ces mains décharnées et ce corps exténué, c'est moi. Ça vous étonne? C'est votre ouvrage; vous devez me reconnaître. Ah! Vous m'avez cru morte depuis longtemps. Il est vrai que j'aurais pu périr mille fois. Mais vous ne savez pas ce qu'il y a de force dans un cœur haineux de l'injustice d'autrui. J'ai tenu jusqu'à ce jour et je tiendrai encore, tant qu'il faudra. Ah! Je me doutais

bien que le gosse finirait par retrouver le chemin de sa maison. La besogne a été rapide. J'arrive trop tard. Tout est fini... mais pas à mon goût. Car je viens réclamer ma part du butin.

THEODORE — Méchante femme, va-t-en! Il n'y a rien pour toi dans cette maison.

MELAINA — Oh! Théodore, tu es bien prompt. Jamais le maître de céans n'osera prononcer cette parole.

JACQUES — Mélaina, tu prendras donc toujours plaisir à troubler le bonheur des autres?

MELAINA — Il ne sera pas dit que la veuve Raguèze traînera toujours la misère, s'abreuvant de larmes et de détresse, pendant que d'autres, misérables égoïstes, voudront jouir seuls du bonheur. Je vous l'ai dit. Il y a ma part ici dedans. Je vois que vous me l'avez conservée; c'est bien ce que je pensais quand je vous l'ai confiée. Mais je vois aussi que vous lui avez tout caché de la vérité, de votre égoïsme et de vos torts... Belle charité que vous avez faite... Elle va peut-être haïr ce qu'elle devrait aimer.

THEODORE — Que dit-elle là?

JACQUES — Tu ne peux pas juger sainement de tout cela. La passion t'aveugle.

MELAINA — Ah! Faut-il donc faire votre procès à tous pour me faire rendre justice et mon bien?

Toi, Jacques le métayer, qu'as-tu à me reprocher encore? N'est-ce pas toi qui m'as poussée au mal, qui m'a précipitée dans le gouffre, alors que je tendais vers toi des mains suppliantes, non pas seulement les miennes, des petites mains plus innocentes encore... N'est-ce pas toi qui as coupé la corde, la corde bien-aimée, la seule qui me retenait encore au-dessus de l'abîme? Tu ne réponds pas?... Regarde ton œuvre maintenant, cette loque que je suis et que tu as faite...

Et toi, Jane, fausse amie d'enfance, amie à qui je confiais tout sans arrière-pensée, amie jusqu'au jour où je te parlai d'un premier amour naissant, ce Jacques que tu m'as volé.

Et toi, méchant garçon qui voulait me frapper, sais-tu combien de fois je t'ai sauvé la vie? Je te tenais, non pas volé, mais gage du dépôt sacré que j'avais laissé ici. Je te tenais... et j'aurais pu si facilement te laisser tomber dans les gouffres de la rivière ou les secrets de la forêt. Sais-tu combien de fois je me suis privée de pain pour t'en donner?

Eh! bien, frappez maintenant, chassez, poursuivez, torturez cette femme que vous appelez voleuse et criminelle; jouissez seuls de votre force, de votre richesse, de votre victoire. Allez, vous avez les mains pures, mon sang ne

les a pas souillées, et tous ces biens sont à vous... Et vous croyez que les hiboux ne viendraient pas, la nuit, derrière les volets clos, troubler votre sommeil?... C'est en maîtresse et en souveraine que je suis entrée chez vous. Je viens chercher ce qui m'appartient. J'ai aussi droit au bonheur. Le riche qui a cent brebis ne mangera pas toujours impunément l'unique bien-aimée du pauvre.

Et puisque la honte ou l'orgueil vous fait baisser la tête et vous taire, eh! bien, moi, Mélaina, veuve Raguèze, je la relève et je parle: Dilecta, je suis ta mère.

DILECTA — (Dans un grand cri) Ah!... (Elle se détache de Théodore, chancelle et tombe sanglotante sur un coin de la table. Jane se précipite vers elle et l'entoure).

THEODORE — Tu mens! Une enfant si douce et si bonne ne peut pas être la fille d'une méchante femme comme toi.

MELAINA — Oui, Dilecta, tu es ma fille. Tu vois bien que les Gerfault n'essaient pas de me démentir.

THEODORE — Mon père, pourquoi ne chassez-vous pas cette mégère?

JACQUES — A Dieu ne plaise, mon fils, que je repousse jamais plus un malheureux. Quant à toi, Mélaina, que Dieu te pardonne. Tu viens de faire au cœur de cette enfant une déchirure affreuse.

THEODORE — (à part) Dilecta... la fille de cette femme?... Dilecta, que je rencontrais et aimais la première?... Cette secrète attirance n'était donc qu'un parfum empoisonné?...

MELAINA — N'ai-je pas droit à reprendre mon enfant?

JACQUES — Non, pas comme une lionne sortant ses griffes pour attraper sa proie.

MELAINA — C'est pour la repousser que tu as sorti les tiennes jadis.

JACQUES — J'ai expié mon péché; nous avons aimé Dilecta comme notre fille. Et toi, tu as traité mon fils comme un chien.

THEODORE (A part) Comment aimer encore celle qui, avec le lait, a savouré le fiel et l'amertume, et porte peut-être en elle des germes monstrueux.

MELAINA — Viens, Dilecta, viens, ma fille. Nous serons heureuses ensemble. Il y a encore de l'amour pour toi dans mon cœur. Viens... (Dilecta ne bouge pas. Silence).

Ah! vous l'avez trop bien enjôlée, misérables. C'est vous maintenant qui me volez mon enfant.

JACQUES. — Elle est grande, elle est majeure, elle est libre. C'est à elle à décider de son sort. Mais tu devrais lui donner le temps de se calmer et de s'habituer à l'horrible chose que tu viens de lui révéler.

MELAINA — L'horrible chose, quand elle retrouve sa mère?

THEODORE — Mais tu vois bien, démon, que tu lui fais horreur... qu'elle refuse de reconnaître ton sang souillé.

MELAINA — Encore une fois, viens, ma petite. Quitte ces gens qui ne te sont rien. Viens embrasser ta maman... (Silence).

Ah! Fille indigne et sans cœur! tu renies ta mère, parce qu'elle est malheureuse, parce qu'elle est marquée du noir destin. Tu lui préfères ces gens riches et heureux! Mais sais-tu bien qu'ils sont tes bourreaux aussi bien que ceux de ta mère? S'ils avaient voulu me tendre la main, tu serais comme les autres enfants une fille choyée, auprès d'une mère heureuse dans une maison prospère. Je vais tout te dire, puisque tu t'obstines.

JACQUES — Arrête, Mélaina. N'ajoute pas blessure sur blessure. Pourquoi lui faire encore du mal?

MELAINA — De quel droit me fermes-tu la bouche? Ne suis-je pas sa mère? Ne puis-je pas prétendre à l'amour de ma fille?

JACQUES — Tu ne le mérites plus, puisque tu es si méchante.

MELAINA — Et vous croyez le mériter, vous?

Dilecta, tu étais toute petite, une toute petite fille au berceau, quand ta mère, meunière à Jeannotat, fut laissée veuve, ruinée, sans ressource par la mort de ton père. Mais j'avais assez de courage et de force pour me consacrer à toi. Par malheur, tu tombas malade, très malade. Je me privai de tout pour toi. Un jour, n'en pouvant plus, voulant te sauver à tout prix, je vins demander aide et protection à Malnuit. Je te portais dans mes bras, cher petit trésor que j'allais perdre. Jacques a eu le cœur de me mettre à la porte. Tu étais condamnée à mourir. Que me restait-il à faire? Ai-je mal fait de te confier de force à ceux qui ne voulaient pas de toi, de prendre un gage pour ta protection, et de leur montrer ce que c'était que de perdre un enfant? Crois-tu que je n'ai pas souffert d'être si longtemps privée de toi? Eux, ils voulaient te laisser mourir, moi, j'ai tout fait pour sauver leur Théodore.

Et maintenant, puisque tu le veux, fille ingrate, préfère ces étrangers à celle qui t'a donné la vie, qui le ferait encore... si ce n'était pas son destin de disparaître pour toujours. (Elle se sauve).

JACQUES — (Essayant de la rattraper). Mélaina, Mélaina, reviens. (Du pas de la porte, il la suit des yeux). La pauvre femme... elle est déjà dans la forêt...

SCENE IV

LES MEMES, moins MELAINA

(Dilecta s'est relevée dans un sursaut farouche)

DILECTA — Elle est partie? Ah! Malheureuse que je suis. Non, laissez-moi, ne m'approchez pas. Ecartez-vous de moi. Je suis maudite. Prenez garde, je porte la haine dans le sang. C'est un serpent que vous avez réchauffé sur votre sein. Je suis la fille d'une criminelle. Je suis digne d'elle. Où est-elle, que j'attache mes pas aux siens? que je traîne ma vie misérable après elle?...

Oui, je le sens, je suis la fille de la veuve Raguèze et ce sursaut de révolte me va bien. Vous tous ici, haissez-moi. Tant mieux! Cela me donnera le droit...

Oh! Que ça fait mal, la haine! (Elle retombe sanglottante près de la table).

JANE — Mais, ma petite enfant, qui te parle de haine? Nous ne savons plus ce que c'est. Depuis le jour où l'on t'a accueillie, tu es devenue notre fille. Tu es le gage du triomphe de l'amour sur la haine. (Elle s'est rapprochée de Dilecta qui se laisse faire).

JACQUES — Dilecta, je le jure, il y a longtemps que nous avons tout pardonné. La charité n'est-elle pas la loi de Malnuit? Depuis que tu vis avec nous, as-tu vu la preuve d'un acte contraire? As-tu soupçonné la moindre chose, jusqu'à ce jour fatal?

DILECTA — Comment pouvez-vous m'aimer, avec cette ombre sinistre qui émane fatalement de moi?

JANE — Si Dieu aime le pécheur et jusqu'à son bourreau, ne peut-on pas aimer une pauvre innocente, une bien-aimée petite fille?

DILECTA — Oh! Merci... Madame.

JANE — Non, maman, comme toujours.

THEODORE — Dilecta, pardon. C'est moi le plus farouche, mais ce loup peut devenir agneau. Je te le jure, sur la foi de mes parents, j'étoufferais la haine dans mon cœur et tu resteras ma petite sœur.

DILECTA — Ah! Monsieur, le jour où par moi, vous avez retrouvé votre mère, pourquoi faut-il qu'en retrouvant la mienne, je perde tant, pour gagner... quoi?

JACQUES — Rien n'est perdu, mon enfant. Nous sommes trois à t'aimer d'un amour qui a triomphé de tout.

SCENE V

LES MEMES, plus ULRIC FRANZ

(Ulric Franz entre précipitamment, tout bouleversé.)

ULRIC — Jacques, excuse-moi... mais j'ai besoin de te parler, tout de suite, à toi seul.

JACQUES — Parle, mon ami. Ici même, il n'y a plus de secret.

ULRIC — Mais... ces personnes...

JACQUES — Encore une fois, parle vite. Et sache que je te relève de la loi du silence imposé depuis vingt ans.

ULRIC — Je serai donc toujours le messenger du malheur. C'est à devenir fou. Je n'ai pas été le sujet d'une hallucination. Tu ne voudras pas m'en croire, et pourtant... je l'ai vue... La veuve Raguèze est revenue, elle vit... Je l'ai vue, comme la première fois, il y a vingt ans, dévaler la pente, courant tant qu'elle pouvait. Mais elle a bien changé: elle n'avait plus la force de ses trente ans; elle titubait, criait, pleurait. Un moment, elle s'est arrêtée, paraissant épuisée. Je crois qu'à ce moment, elle m'a aperçu. Alors, elle a repris sa course péniblement. Elle semblait se diriger vers le moulin. Je ne savais que faire, j'étais figé sur place, étourdi par la vue de celle que je croyais noyée dans le Doubs depuis longtemps. J'ai voulu te l'annoncer, et maintenant je me demande si je ne suis pas victime d'un cauchemar.

JACQUES — Non, Ulric, tu as bien vu. Melaina est de retour, elle était ici tout à l'heure. Et chose plus merveilleuse encore, mon fils est retrouvé.

ULRIC — Quoi?... Que dis-tu?... Est-ce possible?

JACQUES — Regarde ce grand jeune homme. Mon Théodore, le voilà, bien vivant.

ULRIC — Théodore... Par quel miracle... Que je suis heureux... (Il va le saluer) Dieu a eu pitié de tous.

JACQUES — Tu vois, Ulrich. Il faut toujours croire en sa bonté.

ULRIC — (Désignant Dilecta) Et cette petite?...

JACQUES — Elle sait tout.

DILECTA — (Elle a écouté anxieuse tout ce récit; elle se lève, courageuse et suppliante) Oui, je sais tout, le triste sort de mon origine et de mon malheur; et j'espère être assez forte pour le porter. Mais, vous tous, si vous m'aimez, comme vous le dites, aidez-moi à triompher de l'épreuve. Je veux tout réparer et tout effacer, même s'il faut y mettre mon sang ou mon

bonheur. Je serai la victime ou le bois du sacrifice; il est juste après tout que les enfants portent le péché des parents. Me voici; mais, pour cet holocauste, il faut retrouver ma mère, partir à sa poursuite avant qu'il ne soit trop tard. Je saurai bien trouver les mots qu'il faudra dire à présent; mon rôle est inscrit là, dans mon cœur et je veux vous apporter le sien, saignant peut-être et brisé, mais humble et repentant. Et puis, ...nous disparaîtrons toutes deux... fugitives d'un paradis terrestre à reconquérir. Allons, j'attends cela de vous; le temps presse.

JACQUES. — Oui, tu as raison, Dilecta. Il faut retrouver ta mère... Et nous lui ferons une place dans le domaine.

JANE — Ton sacrifice, mon enfant, est agréable à Dieu. Mais j'ai confiance que la main de l'Ange sera là pour épargner l'innocente victime.

THEODORE — Moi présent, Dilecta, je jure qu'il ne t'arrivera aucun mal.

ULRIC — Je vous accompagne. La forêt n'a pas de secret pour moi. Préparez-vous et en route.

DILECTA — O Dieu, sera-ce cette fois le sommet du sacrifice, et verrons-nous le triomphe total de ton amour?...

RIDEAU

Epilogue

(Un coin de forêt sombre. A droite sur le devant, une croix rustique sur un socle. A travers les branches, un rayon de soleil se pose sur la croix).

SCENE I

(MELAINA seule)

MELAINA — (Elle arrive lentement en trébuchant). — Ah! Dans ces forêts de mon enfance, je devrais revivre et je me sens mourir... (Elle s'assied sur une roche). Mes forces m'abandonnent, plus tôt que je n'avais pensé... J'ai voulu pousser ma haine jusqu'au bout. Je n'ai pas pu. Je suis vaincue...

J'ai revu mon moulin. Il est joyeux et plein de vie. Ça sentait bon le grain et des enfants jouaient sur la rive. J'en ai pleuré longtemps... J'ai rêvé ma petite fille Dilecta, ma bien-aimée. Elle a eu peur de moi, elle ne m'aime pas... Comment le pourrait-elle?... J'en pleurerai mes dernières larmes...

M'en reste-t-il encore? Ce cœur desséché par la haine est-il encore capable de mouiller ma paupière? Au fait, je crois que je n'ai plus de haine. L'amour est plus fort... Je savais bien que je n'avais pas l'âme d'une criminelle jusqu'au bout... Je suis vaincue... par l'amour.

L'amour... Quel amour? (elle lève les yeux vers la croix) Ah! cette croix, je la reconnais... malgré mes égarements, malgré l'aveuglement de mon cœur, malgré la haine de ma vie. (Elle se lève péniblement, s'avance, tombe à genoux au pied de la croix qu'elle embrasse). Dieu du Calvaire, Dieu de mon enfance et Dieu de mes ancêtres, Dieu de mon pays et Dieu de mon moulin, c'est toi le plus fort. Je me rends... Dieu sanglant du Golgotha, Amour jusqu'à la fin, pardon. J'ai péché... et j'expie par ma mort, car je sens qu'elle vient... Ce lourd tribut suffira-t-il pour délivrer la misérable que je fus, que je suis encore puisque j'ai besoin de votre miséricorde. Serez-vous moins bon que les hommes? Ils m'ont pardonné... Rejetterez-vous dans le mépris votre humble servante? Je me traîne à vos pieds... J'attends une miette, une seule miette de votre amour... celle du maître à son chien... Je n'irai pas plus loin... c'est ici que je veux tomber... à vos pieds, que j'arrose de mes larmes... Pour les essuyer... je n'ai plus que des lambeaux de misère...

Je voudrais retrouver mon âme d'enfant... qui était pure... quand je venais prier ici... (silence). Ah! je crois que je renais à l'amour... Où j'ai mis la détresse, mettez le bonheur... Pour mes péchés, faites fleurir l'innocence... Plus de nuit, mais la lumière et la joie... A la place de ma haine, donnez l'amour... (elle défaille un peu plus, en tenant toujours la croix. Long silence).

SCENE II

(MELAINA, JACQUES, JANE, DILECTA, THEODORE, ULRIC)

(Dilecta, Jacques, Ulric, Jane et Théodore apparaissent, dans l'ordre ci-dessus, en scrutant la forêt)

ULRIC — Oh! là... au pied de la croix!...

DILECTA — (S'élançant vers sa mère) Maman! Maman!... (elle s'agenouille et l'entoure de ses bras).

MELAINA — Ah!... Le mot... que j'attendais... pour mourir... (elle meurt en tenant toujours la croix embrassée).

(Tous se sont approchés, très émus, et prient en silence, tandis que Dilecta sanglote).

JACQUES — (Après un moment) Dieu s'y connaît en œuvres mieux que les hommes. A nos cœurs toujours, trop étroits et endurcis, une fois de plus il donne une leçon de maître. A celle qui fut Mélaina Raguèze, nous voulions donner une petite part de bonheur. Sous les bras de cette croix, où, nouveau larron du Paradis, elle reste accrochée, aujourd'hui même l'Amour sans fin et sans défaillance se livre à elle tout entier.

(Théodore est allé s'agenouiller près de Mélaina, face à Dilecta. Jacques s'approche lentement, unit leur main droite dans les deux siennes au-dessus du cadavre de Mélaina et dit):

Au nom de cet amour, que toute haine cesse et qu'un lien indissoluble unisse les enfants que Dieu a rapprochés.

FIN